L'ACUPUNCTURE DE LOUIS BERLIOZ

Louis Berlioz (1776-1848)

***Mémoires sur les maladies chroniques, les évacuations sanguines et l'acupuncture*, Paris, Croullebois, 1816, 343 p.**

Le Dr Louis Berlioz était médecin de campagne de la Côte-Saint-André en Isère. C'est pour venir à bout d'une « fièvre nerveuse » chez une malade de vingt-quatre ans, puis d'une toux convulsive chez un « paysan âgé de quarante ans », ainsi que de douleurs accidentelles ou rhumatismales chez d'autres patients que ce médecin eut recours à « l'acupuncture » en 1810, de manière totalement empirique.

Ses *Mémoires* sont composés de deux mémoires présentés à l'occasion de deux concours : le premier, sur les maladies chroniques, fut présenté à la Société de Médecine de Montpellier en 1810 et couronné d'une honorable distinction ; le second, sur les évacuations sanguines, fut d'abord soumis à la Société de Médecine de Bordeaux en 1809 duquel il reçut un couronnement, puis adressé à la Société de Médecine de Paris en 1810 qui l'a honorablement mentionné. C'est à cette troisième occasion que l'auteur y inclut un court mémoire de quinze pages sur l'acupuncture.

Un recours empirique

L’acupuncture s’avérait parfois plus efficace et plus accessible que d’autres remèdes. Dans le passage qui suit, Berlioz raconte comme il y recourut pour traiter les douleurs à la tête et à l’épigastre d’une patiente atteinte de « fièvre nerveuse ».

dens, démontre que le désordre du système nerveux leur avait seul donné naissance.

Les éloges donnés à l'acupuncture par Kempfer et Then-Ryne sont justes et mérités. On a lieu d'être étonné que, depuis un siècle et plus que ce moyen curatif est connu en Europe, aucun médecin ne l'ait essayé jusqu'ici. Cependant le procédé de l'opération est peu douloureux, et le succès est si prompt, que les accidens se calment ou cessent entièrement aussitôt que l'aiguille a été introduite à la profondeur de quelques lignes; le plus souvent néanmoins elle est seulement déplacée par la première introduction de l'instrument; et ce n'est qu'à la quatrième ou cinquième fois que la guérison est complète.

Les affections nerveuses simples démontrent spécialement combien l'acupuncture mérite l'attention des médecins; car il est peu de remèdes qui jouissent d'une activité aussi prompte, et qui produisent des effets aussi merveilleux : en voici un exemple des plus remarquables. Une jeune personne de vingt-quatre ans, aussi intéressante par ses charmes extérieurs que par les agrémens de son esprit et la bonté de son cœur, maigre naturellement et ayant les cheveux blonds, éprouvait depuis deux ans une fièvre nerveuse survenue à l'oc-

casion d'une frayeur vive et prolongée. Les accès se déclaraient entre une et deux heures de l'après-midi et entre huit et neuf du soir, soit qu'elle eût mangé ou non, cela n'apportait aucune différence. Ils étaient caractérisés par le froid des extrémités inférieures, une sécheresse très-incommode de tout le corps, la couleur violette des joues, l'éclat brillant des yeux, la douleur de tête ainsi que de l'épigastre qui semblait comprimé. Les forces musculaires présentaient alors un tel degré d'affaiblissement, que la tête avait besoin d'être soutenue : le pouls était petit et fréquent; mais, dans le temps de l'intermission, on le trouvait presque un peu plus haut que l'état naturel ne semblait le comporter. L'accès de l'après-midi durait ordinairement deux ou trois heures, durant lesquelles la malade étant couchée, discourait avec une loquacité qui ne lui était pas naturelle : l'accès du soir durait moins long-temps et présentait moins d'intensité.

Elle avait peu d'appétit; les alimens n'incommodaient pas cependant, et l'état de maigreur, voisin du marasme, rendait le pronostic fâcheux. Sans aucune inquiétude sur son état, sans aucun désir de guérir, elle ne se prêtait à prendre des remèdes que par complaisance pour sa famille; le sommeil était

tranquille, mais un peu de trouble et de malaise suivait toujours l'instant du réveil ; la menstruation s'opérait irrégulièrement, et les autres fonctions organiques se ressentaient de l'état de faiblesse générale.

La température de l'hiver lui a constamment été plus favorable que celle de l'été, et l'exercice, soit en voiture, soit à cheval, avait quelquefois prévenu les accès : le mouvement de l'escarpolette ne pouvait cependant être supporté par elle.

Beaucoup de remèdes avaient été employés, parmi lesquels le quinquina avait paru nuisible, et le sulfate de zinc n'avait produit aucun effet : les bains de siége froids avaient constamment soulagé.

La malade se confia à mes soins dans l'hiver de 1810. La sensation douloureuse ressentie à la tête et vers la région épigastrique, fixa principalement mon attention. Ayant en vue de calmer d'abord l'irritation ressentie par ces parties, j'y fis appliquer de la glace : tous les accidens dont la réunion composait l'accès cessèrent sur-le-champ; mais il fallait continuer cette application au moins demi-heure.

En agissant de cette manière, l'état de la malade s'améliora beaucoup ; l'appétit devint plus vif, et les jambes supportaient une pro-

menade assez longue. Cependant la difficulté de se procurer de la glace me fit tenter d'autres remèdes : la boisson de l'eau à la plus basse température n'eut aucun succès; l'acide carbonique, dégagé du carbonate de potasse par l'acide citrique, modérait les accès, mais ne les supprimait pas : l'opium était un peu plus efficace, sans remplir entièrement nos vœux. Je songeai à l'acupuncture; je la proposai, elle fut essayée.

La malade se servit d'une aiguille à coudre, enduite de cire d'Espagne vers son œil; elle l'introduisait elle même perpendiculairement d'abord, et ensuite parallèlement aux parois abdominales, pour éviter la douleur.

Dès la première piqûre, les accidens cessèrent comme par enchantement, et le calme était complet. L'opération n'eut pas besoin d'être renouvelée le même jour; bien loin de là, le lendemain et le surlendemain, l'accès tenta vainement de se reproduire; une espèce de souvenir de l'opération (1) luttait avec avan-

---

(1) Dans le manuscrit envoyé à la Société de Médecine de Paris, il est dit que la sensation de la piqûre se reproduisait; mais j'avais mal interprété le récit de la malade, et la version actuelle est plus conforme à la vérité.

tage contre l'habitude morbide, ce qui engagea à ne pratiquer l'acupuncture que tous les trois jours.

Cependant cette espèce de souvenir thérapeutique s'évanouit au bout d'environ deux mois; et il fallut avoir recours aux aiguilles une ou deux fois chaque jour. Par ce moyen, la fièvre nerveuse fut complètement détruite après six mois de son usage. Il n'est resté que quelques malaises survenant avec irrégularité dans le jour, mais presque habituellement au réveil. L'acupuncture les dissipait pour peu d'instans seulement; et d'ailleurs, la multiplicité des piqûres rendant la peau de l'épigastre douloureuse, il a fallu recourir à l'opium.

Quatre grains de ce médicament pris au moment du réveil, ont, dans les premiers temps, assuré la tranquillité du reste du jour. Ensuite il a été nécessaire d'en prendre une seconde dose, puis une troisième, ce qui élevait la totalité à douze grains pour les vingt-quatre heures.

Ce traitement a été ainsi continué pendant une année; et, craignant d'être obligé d'augmenter encore cette dose d'opium, je conseillai de faire usage, au moment où les malaises nerveux survenaient, d'une cuillerée d'eau de-vie dans une verrée d'eau très-chaude. Cela réus-

sit fort bien; et désormais quatre grains d'opium pris au moment du réveil suffirent pour procurer du calme le reste du jour. Trois mois après ce nouvel essai, quelques accès de fièvre nerveuse étant revenus, furent de nouveau chassés par l'acupuncture. Depuis lors l'état de la malade est devenu tous les jours plus satisfaisant; ses forces et son embonpoint naturel sont revenus; elle n'est plus obligée de recourir à l'opium que par intervalle, et le secours de l'acupuncture est rarement nécessaire.

Cependant la malade ayant été obligée d'y recourir dans les derniers jours de février 1814, et s'étant servie d'une aiguille courte non armée de cire, elle l'enfonça tellement, qu'il fut impossible de la retirer, et les mouvemens de la respiration la firent complètement disparaître. L'aiguille chemina du côté gauche, et déterminait une douleur assez vive, si la malade montait ou descendait des escaliers, et remuait les bras: une sensation désagréable était éprouvée lorsque les alimens descendaient dans l'estomac.

Durant tout le temps que l'aiguille est restée dans la région épigastrique, la malade se trouvait parfaitement délivré de tous les accidens nerveux qu'elle éprouvait précédemment; ensuite, à mesure que la gêne et la douleur cau-

sées par la présence du corps étranger se sont évanouies, quelques accès de fièvre sont revenus, et ont été dissipés par l'opium.

La santé s'est ensuite assez bien rétablie; il n'y a pas eu de rechute, quoique cette jeune personne ait éprouvé depuis lors un très-violent chagrin de la perte d'une sœur chérie, et que le temps n'ait pas encore pu calmer sa douleur, ni diminuer ses regrets. L'aiguille n'a plus causé de douleur, et n'a manifesté sa présence nulle part depuis neuf mois.

Quoiqu'une seule observation soit peu concluante pour prouver l'efficacité d'un remède, je ne puis m'empêcher de rapporter le succès que j'ai obtenu de l'acupuncture chez un individu affecté de coqueluche. J'en prendrai sujet d'ailleurs de discuter sur l'innocuité de la perforation de plusieurs viscères. Voici le fait :

Un paysan, âgé de quarante ans, était depuis un mois attaqué de toux convulsive avec douleur à l'épigastre. L'usage du lait de vache dans lequel j'avais prescrit de faire bouillir des crottes de chèvre, lui avait procuré quelque soulagement; l'opium avait eu encore plus de succès; néanmoins il était extrêmement fatigué par la toux lorsqu'il marchait avec promptitude; et il eut beaucoup de peine à faire deux lieues à cheval pour se rendre chez moi.

Que traitait Berlioz par l'acupuncture ?

« Les affections nerveuses simples démontrent spécialement combien l'acupuncture mérite l'attention des médecins ; car il est peu de remèdes qui jouissent d'une activité aussi prompte, et qui produisent des effets aussi merveilleux. » (p. 298)

« Les contusions sans ecchymose en reçoivent un grand soulagement » ainsi que les « douleurs qui sont la suite d'un effort ou d'un travail forcé » (p. 307-8)

L'acupuncture soulage aussi la douleur du « rhumatisme vague qui « se jette parfois sur les muscles extérieurs qui servent à la respiration » et immobilise le malade. Ou encore les « douleurs nerveuses de la tête, et celles qui surviennent durant le paroxysme des fièvres intermittentes. » (p. 308-9)

« Enfin, on peut assurer que ce moyen curatif convient toutes les fois qu'une fluxion sanguine ou une congestion humorale ne complique pas la douleur locale, et le soulagement n'est jamais plus prompt que lorsque les souffrances sont très vives » (p. 309)

La technique : une acupuncture locale

Comme on peut le voir, l'acupuncture de Berlioz était locale. A l'aide de l'aiguille, il allait chercher la douleur à l'endroit où elle se logeait. Il n'était question ni des point ni de trajets d'énergie (aujourd'hui appelés méridiens).

il est rare qu'il éprouve du soulagement. Il est des circonstances, comme après les fortes contusions ou la distension des muscles, dans lesquelles l'opération est fort peu douloureuse, et le malade en demande la répétition. La piqûre est à peine apparente, très-rarement il en sort du sang; si cela arrive, elle devient inutile, et il faut la pratiquer de nouveau dans un autre point.

Je me sers d'une aiguille d'acier longue de trois pouces, que je n'enfonce pas à coups de marteau, comme les Chinois et les Japonais; mais en la roulant entre mes doigts, je l'introduis peu à peu, et je m'arrête quelques secondes, de temps à autre, pour demander au malade s'il est soulagé. Il est inutile de dire que j'évite le trajet des gros vaisseaux et le voisinage des troncs nerveux. Quoique l'introduction perpendiculaire paraisse préférable, l'introduction oblique peut aussi être avantageuse; dans tous les cas, il faut laisser l'aiguille en place pendant quatre à cinq minutes.

L'introduction de plusieurs aiguilles ne m'a pas paru plus avantageuse que celle d'une seule; ce qui porte à croire que l'acupuncture n'agit point en détruisant une irritation par une autre; d'ailleurs, je le répète, elle n'a jamais plus de succès que lorsqu'elle est peu

La théorie : restituer un principe nerveux

Mais la démarche empirique de Berlioz ne l'empêchera pas de tenter d'expliquer l'action de l'acupuncture.

il est rare qu'il éprouve du soulagement. Il est des circonstances, comme après les fortes contusions ou la distension des muscles, dans lesquelles l'opération est fort peu douloureuse, et le malade en demande la répétition. La piqûre est à peine apparente, très-rarement il en sort du sang; si cela arrive, elle devient inutile, et il faut la pratiquer de nouveau dans un autre point.

Je me sers d'une aiguille d'acier longue de trois pouces, que je n'enfonce pas à coups de marteau, comme les Chinois et les Japonais; mais en la roulant entre mes doigts, je l'introduis peu à peu, et je m'arrête quelques secondes, de temps à autre, pour demander au malade s'il est soulagé. Il est inutile de dire que j'évite le trajet des gros vaisseaux et le voisinage des troncs nerveux. Quoique l'introduction perpendiculaire paraisse préférable, l'introduction oblique peut aussi être avantageuse; dans tous les cas, il faut laisser l'aiguille en place pendant quatre à cinq minutes.

L'introduction de plusieurs aiguilles ne m'a pas paru plus avantageuse que celle d'une seule; ce qui porte à croire que l'acupuncture n'agit point en détruisant une irritation par une autre; d'ailleurs, je le répète, elle n'a jamais plus de succès que lorsqu'elle est peu

ou point douloureuse. Il paraît, au contraire, que ce remède agit en stimulant les nerfs, ou en leur restituant un principe dont ils étaient privés par l'effet de la douleur. Néanmoins on obtient peu de différence dans les résultats, si après avoir introduit deux aiguilles de métaux différens, on les met en contact, soit immédiatement, soit au moyen d'un troisième. Vraisemblablement la communication du choc galvanique produit par un appareil de Volta, accroîtrait les effets médicaux de l'acupuncture.

LXXVIII.

Ni l'âge, ni le sexe ne peuvent exclure l'emploi d'aucune espèce d'évacuation sanguine, lorsqu'elle est indiquée d'ailleurs (1); mais les différences que présente l'état du système sanguin à certaines époques de la vie, et chez les individus de l'un et l'autre sexe, peuvent faire varier les procédés.

Lorsqu'un enfant qui vient de naître est frappé d'apoplexie ou asphyxié, il est facile d'obtenir l'évacuation sanguine du cordon

---

(1) At firmus puer, et gravida mulier valens, et robustus senex tutò sic curantur. *Cornelii Celsi* Medicina, lib. 2, cap. 10, pag. 86.

Pour comprendre l'explication de Berlioz, il faut rappeler que, dans la thérapeutique traditionnelle, l'irritation consiste à détruire la douleur par une autre douleur, par exemple par frictions ou scarifications sur la région souffrante. Le soulagement peut aussi être obtenu à distance, par dérivation de la douleur, par exemple avec les vésicatoires ou la saignée. Or selon Berlioz, l'acupuncture agit sans créer une douleur supplémentaire ni de saignement. Elle n'est donc pas une irritation et « n'appartient, sous aucun rapport, aux évacuations sanguines »(p. 297). Selon lui, l'acupuncture serait en quelque sorte un restitutif, puisque l'aiguille agirait « en stimulant les nerfs, ou en leur restituant un principe dont ils étaient privés par l'effet de la douleur. » Ce principe serait un fluide propre au corps humain appelé le « fluide galvanique ».

L'explication de Berlioz se situe dans le contexte de la découverte du système nerveux au début du XIXe siècle : la controverse entre Volta (1745-1827) et Galvani (1737-1798) sur l'existence d'une électricité propre à l'économie animale, puis les travaux de Julien Legallois (1770-1814) sur la segmentation fonctionnelle du centre médullaire suivis de ceux de Charles Bell (1774-1842) et de François Magendie (1783-1855) sur la distinction des fonctions sensitive et motrice des racines postérieures et antérieures des nerfs rachidiens.

BERLIOZ DANS L'HISTOIRE DE L'ACUPUNCTURE

1. Les premières descriptions européennes de l'acupuncture : 1683-1712

« Les éloges donnés à l'acupuncture par Kaempfer et Ten Rhijne sont justes et mérités » (Berlioz 1816, p. 298). Ce sont en effet deux médecins allemands travaillant pour la Compagnie néerlandaise des Indes Orientales qui ont, les premiers, décrit l'acupuncture, et non, comme on pourrait le penser, les missionnaires Jésuites installés à la cour de Pékin. Willem Ten Rhijne (1649-1700) et Engelbert Kaempfer (1657-1716) furent successivement engagés par la Compagnie commerciale néerlandaise des Indes Orientales qui possédait un comptoir au Japon, dans la baie de Nagasaki, sur l'île de Deshima. Ten Rhijne allait y séjourner de 1674 à 1676, suivi de Kaempfer de 1690 à 1693. Ils publieront successivement les deux textes sur l'acupuncture et le moxa qui feront autorité en Europe jusqu'à la première moitié du XIXe siècle : Ten Rhijne consacrant un passage intitulé « De acupunctura » dans son *Traité sur la goutte* (1683) et Kaempfer développant son Observation XI sur l'acupuncture et la suivante sur le moxa dans ses *Plaisirs exotiques* (1712).

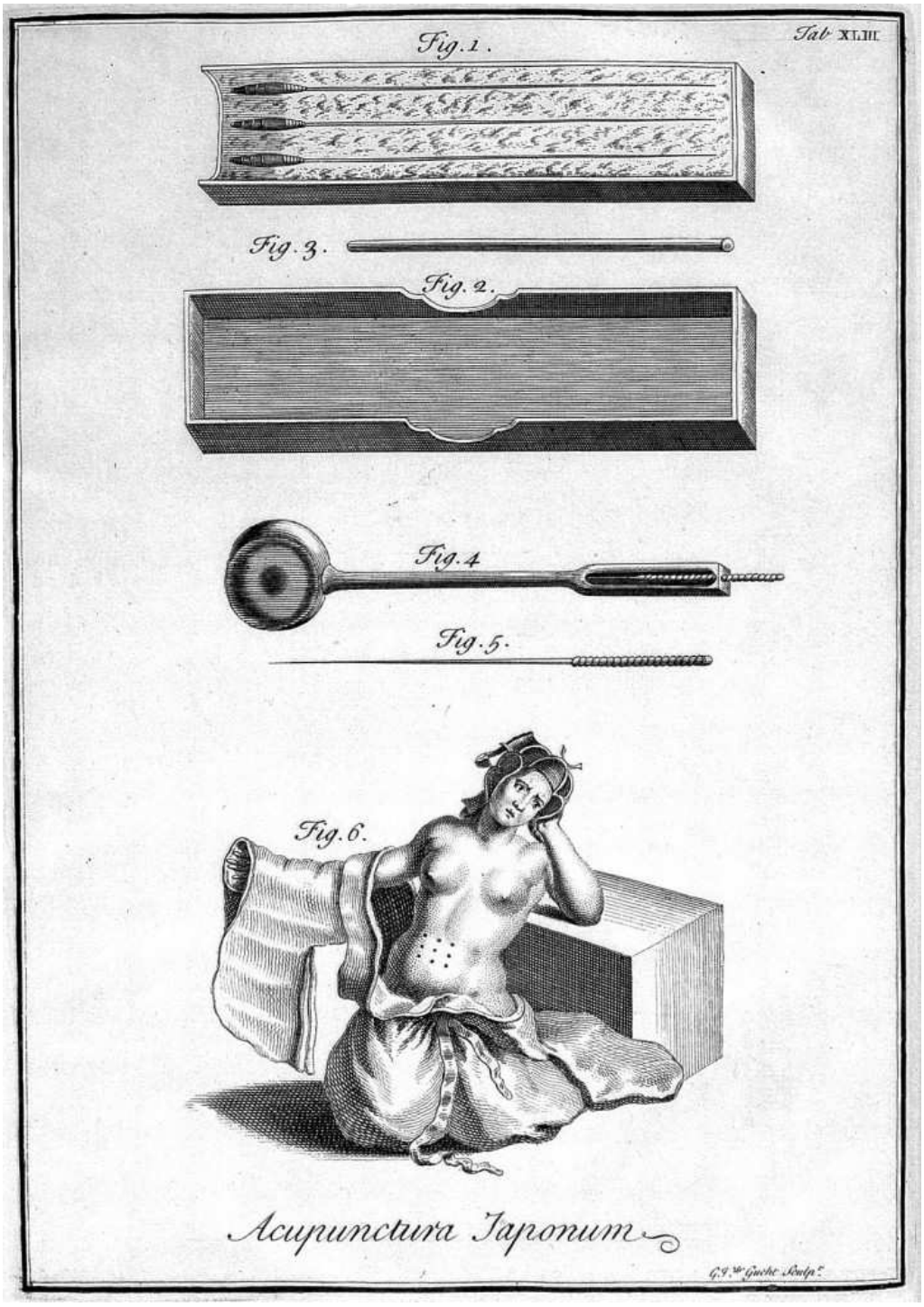
Mais l’intérêt de Ten Rhijne et Kaempfer pour l’acupuncture et le moxa se heurtera à des obstacles épistémologiques. Les deux médecins avaient en particulier du mal à comprendre l’anatomie et la physiologie japonaise. Ten Rhijne, tout en soulignant l’ignorance des Japonais en anatomie, leur prêtait la découverte de la circulation du sang (Carruba et Bowers 1974, p. 375), tandis que Kaempfer ne comprenait pas comment on pouvait traiter « un emplacement distant, qui n'a, avec la partie affectée, souvent pas de lien par aucune connexion anatomique connue » (Carruba 1996, p. 128-9) .

Willem Ten Rhyne
(1649-1700)

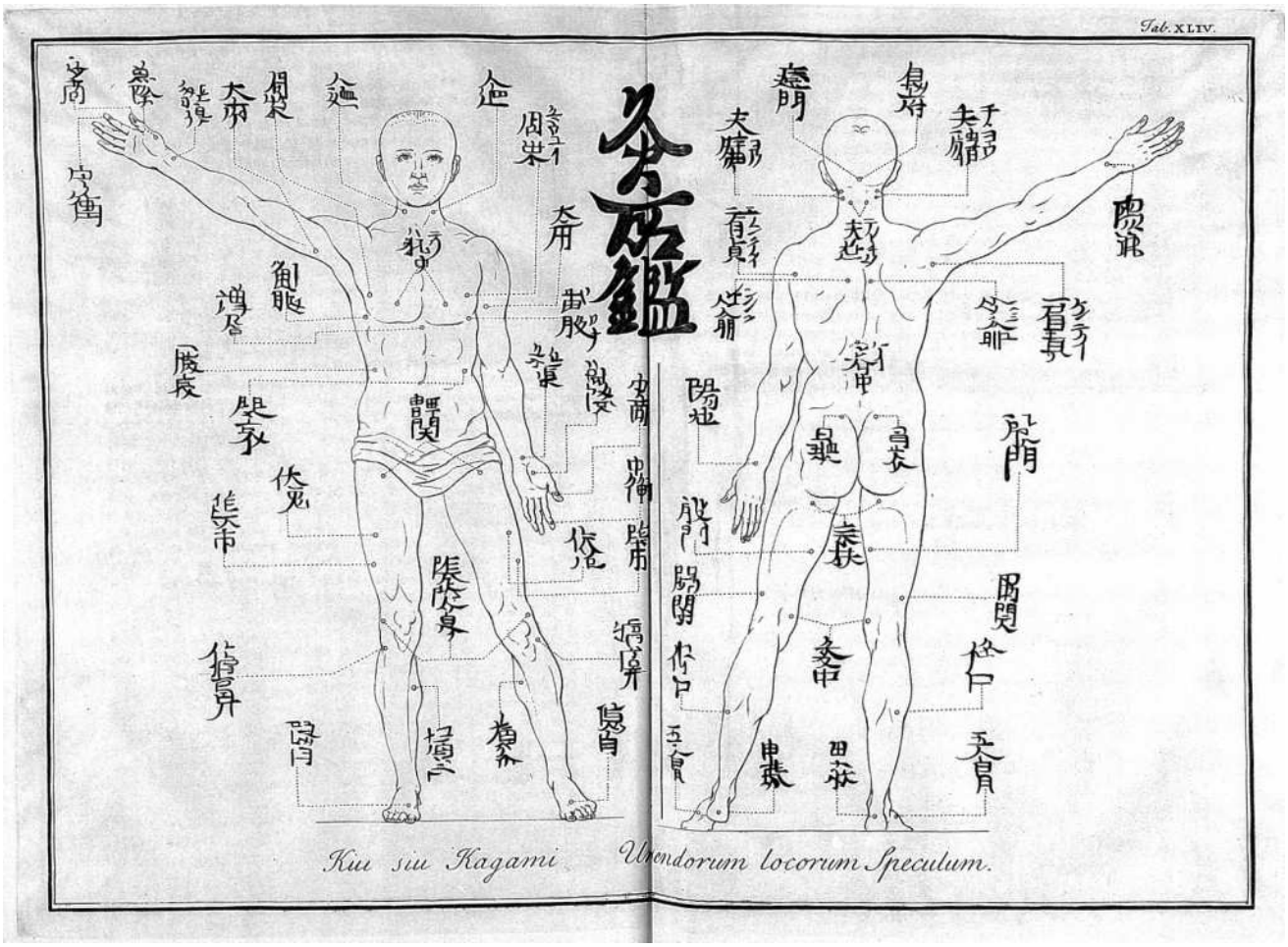
Dissertatio de arthritide : Mantissa Schematica : De acupunctura : et Orationes Tres, I. De Chymiae ac Botaniae antiquitate et dignitate, II. De Physiognomia III. De Monstris, Londres, La Haye, Leipzig, 1683

Engelbert Kaempfer
(1651-1716)

Amoenitatum exoticarum politico-physico medicarum fasciculi V, Leyde, 1712



L’aiguille, le marteau pour l’introduire et les points à piquer en cas de colique (Kaempfer 1712)



Une planche de points d’acupuncture et de moxibustion (Kaempfer 1712)

2. L’acupuncture vue par les médecins du XVIIIe siècle

« On a lieu d’être étonné que, depuis un siècle et plus que ce moyen curatif est connue en Europe, aucun médecin ne l’ait essayé jusqu’ici » (Berlioz 1816, p. 298). En effet, les écrits de Ten Rhijne et Kaempfer ont eu pour seule réaction, en France, les commentaires de deux médecins du XVIIIe siècle : François Dujardin (1738-1775) et Félix Vicq d’Azyr (1748-1794). En les lisant, on voit que la théorie médicale extrême orientale se heurtait à la résistance de la médecine européenne et que de l’acupuncture, seule l’aspect matériel allait être conservé.

La médecine superstitieuse des Chinois et des Japonais selon Dujardin

Dans son *Histoire de la chirurgie* (1774), François Dujardin consacrait un chapitre à la « Chirurgie des Chinois et des Japonais », grande synthèse des descriptions publiées avant lui. La page d'ouverture est un exposé politico-moral sur les peuples Chinois et Japonais (cf. ci-dessous). Suit la présentation du « Système anatomique et physiologique » des deux peuples (p. 77-85) : selon leur médecine, il existe « deux principes de la vie », le *yin* et le *yang* (traduit en Europe par humide radical et chaleur vitale) qui circulent dans le corps en empruntant des divisions du corps et des artères spécifiques (mais confondus par les Européens avec les vaisseaux sanguins). La deuxième partie du chapitre expose « Le partage de leur Médecine en trois professions » (p. 85-104) : les remèdes internes administrés par les Médecins, les remèdes externes pratiqués par les Chirurgiens et le traitement des yeux. C'est ici que se trouve la longue description du moxa et de l'acupuncture, que Dujardin nomme « la ponction avec les aiguilles » (p. 88). Le chapitre est illustré de figures reproduites de l'ouvrage de Ten Rhijne.

CHIRURGIE des Chinois & des Japonois.

UNE nation, dont l'origine ſe perd dans les temps les plus reculés, qu'un reſpect ſuperſtitieux pour l'antiquité, dont elle eſt jalouſe, aſſervit à tous ſes anciens uſages, & qui n'eut jamais d'autre ambition que de reſter iſolée dans les vaſtes contrées qu'elle occupe, peut bien figurer dans l'hiſtoire des connoiſſances médicinales avec les peuples les plus anciens. Les Chinois ſont froids & tranquilles, autant du moins par éducation que par tempérament. Dès l'enfance on les accoutume à l'ordre, à la raiſon, aux uſages reçus. Leurs mouvemens ſont meſurés & preſcrits par des rites & des cérémonies qui glacent l'ame & éteignent le ſentiment *(a)*.

Les Japonois, colonie Chinoiſe *(b)*, ont des mœurs & un caractère plus libres, plus développés; la religion & les uſages favoriſent ce développement. On exerce la mémoire des enfans par des poëmes où l'on célèbre les belles actions de leurs ancêtres, où l'on inſpire le mépris de la mort, & où le ſuicide eſt vanté comme le plus grand acte d'héroïſme. Le Légiſlateur craignant que la Religion fût impuiſſante ſur eux pour réprimer les excès de l'amour, convertit en culte l'amour même. Ce point de religion, qui n'eſt pas le moins reſpecté, conduit ſûrement à plus d'excès que d'omiſſions. Les Chinois ſemblent n'avoir eu d'autre but que d'émouſſer la violence & l'impétuoſité de l'ame, & les Japonois que de prévenir ſon engourdiſſement, ſa langueur. Ainſi les mœurs des deux nations ſont fort différentes; mais leur Médecine étant à peu près la même, nous confondrons en ce point l'hiſtoire des deux peuples.

(a) *Hiſt. philoſophiq. & politiq. des établiſſ. & du commerce des Européens dans les deux Indes*, tome I, in-8.°

(b) Martini, *Hiſt. de la Chine*, page 237.

Les Japonois ont dans leur lubricité, dans leur oiſiveté continuelle, & dans leurs uſages, trois grands ennemis de leur ſanté. Un des premiers inconvéniens de l'uſage tient à la manière de ſe vêtir. Par une coutume très-ancienne & preſque légale, jamais ils n'ont la tête couverte : on raſe la tête aux jeunes gens juſqu'à la future ſagittale, & dans l'âge viril juſqu'au niveau des oreilles ; c'eſt pour eux une propreté & même un ornement. Porter un léger bonnet de ſoie, ou ſe couvrir les talons dans les froids les plus cuiſans, eſt un privilége qui n'eſt réſervé qu'aux vieillards décrépits. Quelque rigoureuſe que ſoit la ſaiſon, il y auroit une indécence répréhenſible, & une irréligion ſcandaleuſe, à ſe préſenter devant les Magiſtrats, ou à célébrer les jours de fête, ſans avoir la tête raſée. Si pour remplir un de ces devoirs, ils ſont contraints pendant le froid de ſe ſoumettre au coſtume, un friſſon ſubit de tout le corps, la fièvre, la céphalalgie, & d'autres maux de cette eſpèce, ſont les tributs funeſtes qu'ils payent infailliblement à l'uſage.

La lubricité à laquelle les Japonois attachent le ſouverain bien, & qu'ils ſatisfont ſans retenue, ſans pudeur, depuis les premières années de l'adoleſcence juſque dans un âge avancé, énerve leurs membres, épuiſe leurs forces & les laiſſe dans un état de langueur. Ce peuple, naturellement doué d'une conſtitution vigoureuſe, fortifiée par la température du climat & par la qualité du ſol, ſans eſſuyer les déſaſtres de la guerre, eſt dévaſté par la perverſité de ſes mœurs, & plus encore par l'ignorance de ſes Médecins. Les riches ſont les victimes d'une vie molle & voluptueuſe, les pauvres de leur extrême diſette : de-là une foule de maladies qui les affligent. Les plus communes ſont celles qui attaquent les nerfs, les tendons, les ligamens, les membranes, comme l'épilepſie, l'apoplexie, la paralyſie, la maladie ſacrée, mais ſpécialement la cécité & la goutte. Ces maux rendent les Médecins très-néceſſaires

(c) Ten Rhyne, *de Arthritide*, in-8.° Londini, 1693.

à la Chine & au Japon: auſſi la Médecine y eſt-elle cultivée, tant par l'utilité qu'on lui reconnoît pour le rétabliſſement de la ſanté, pour la conſervation de la vie, que par l'opinion établie également dans les deux nations, que cette Science a une liaiſon très-étroite avec le mouvement des aſtres, pour leſquels ils ont de la vénération.

Il y avoit autrefois à la Chine des Écoles impériales de Médecine: aujourd'hui, les Médecins qu'on y eſtime le plus, ſont ceux qui tiennent de père en fils leur ſavoir *(d)*. Comme ils n'ont point de phyſique, preſque aucune connoiſſance des parties du corps humain & de leurs uſages, ni par conſéquent des cauſes des maladies, leur Médecine, dénuée de tout principe, n'eſt qu'un amas informe de ſyſtèmes, de tâtonnemens, de conjectures. Ce mal, juſqu'à un certain point, a encore ſa ſource dans leurs coutumes. Ce ſeroit parmi eux une cruauté inouïe d'ouvrir un cadavre, & d'en tirer le cœur & les entrailles, pour les enterrer ſéparément. Ils auroient même horreur de voir, comme en Europe, des oſſemens de morts entaſſés les uns ſur les autres. Le peu qu'ils ſavent d'Anatomie, ils le doivent à l'ouverture peut-être fortuite de quelques animaux, moyen inſuffiſant, dont ils ne pouvoient tirer un grand fonds de lumières. On voit, en effet, que ce qu'ils diſent de l'Anatomie, eſt le plus ſouvent l'ouvrage de l'imagination; ainſi toutes les connoiſſances qu'ils en déduiſent, ne ſauroient être fort ſolides.

Syſtème anatomique & phyſiologique.

Le capitaine, eſt le ſang *[Hivé]*; ſon eſcorte, ce ſont les eſprits *[Ki]*. Le ſang coule dans les vaiſſeaux, & les eſprits au-dehors; ils ſont dans un mouvement continuel de circulation, & doivent faire dans l'eſpace d'un jour & d'une nuit cinquante tours. Ils prétendent que pendant une reſpiration, c'eſt-à-dire, pendant l'intervalle d'une expiration & d'une inſpiration, le pouls bat communément quatre fois, & que le ſang fait ſix pouces de chemin: en douze heures chinoiſes

(d) Hiſtoire de la Chine, par le P. Duhalde, *tome II.*

Figure extraite de l'ouvrage de Ten Rhijne, reproduite par Dujardin

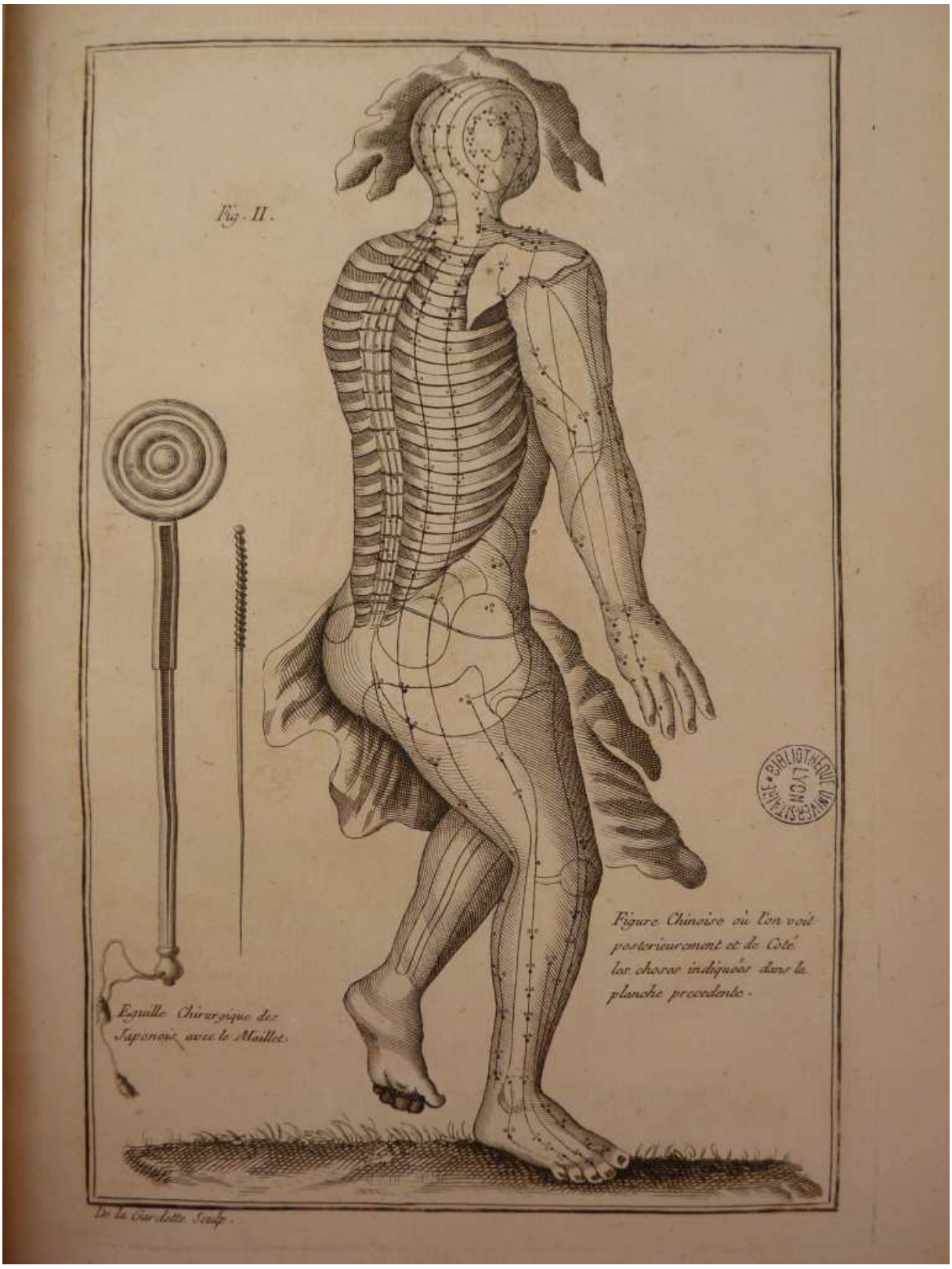


Figure extraite de l'ouvrage de Ten Rhijne, reproduite par Dujardin

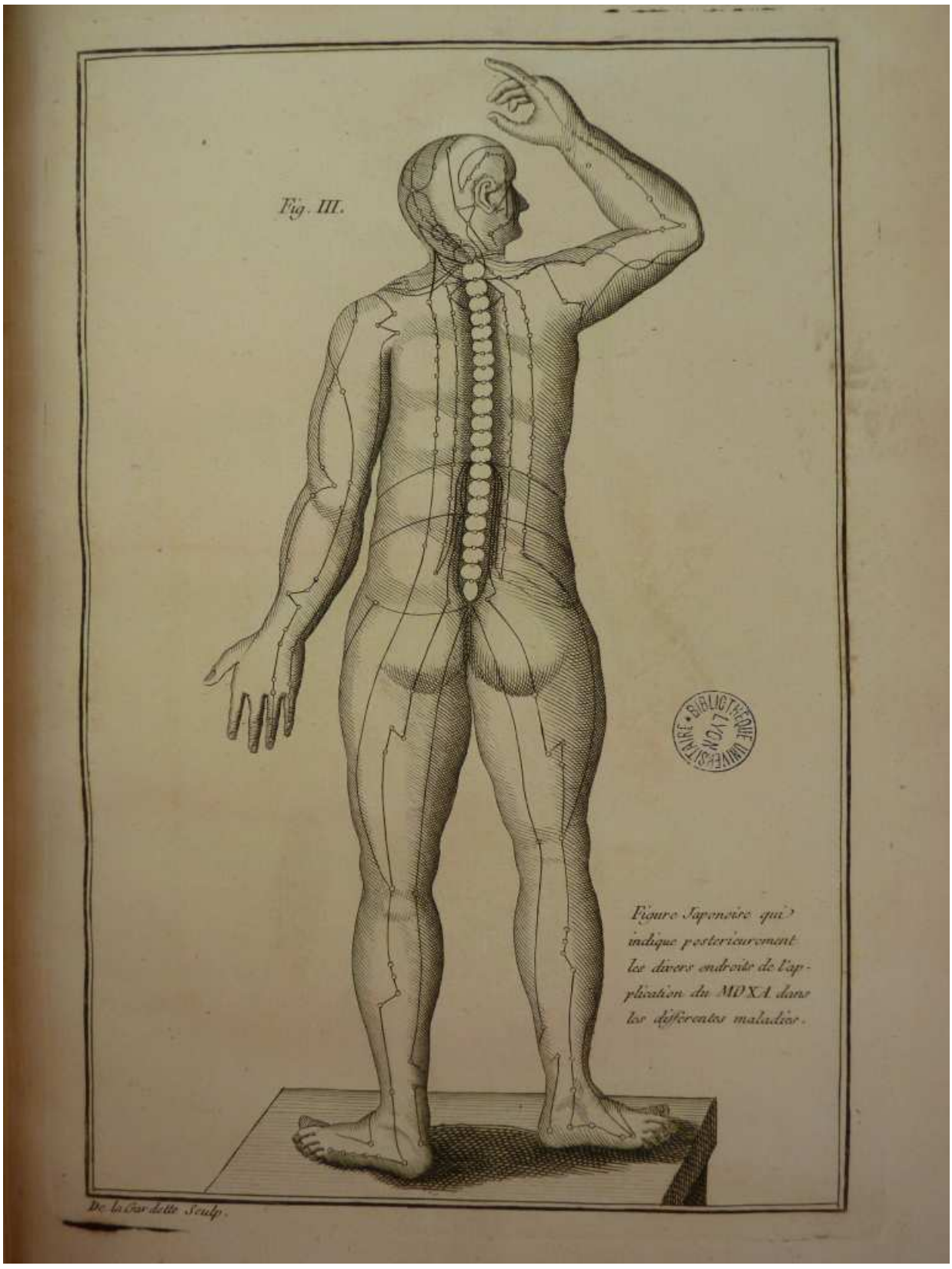


Figure extraite de l'ouvrage de Ten Rhijne, reproduite par Dujardin

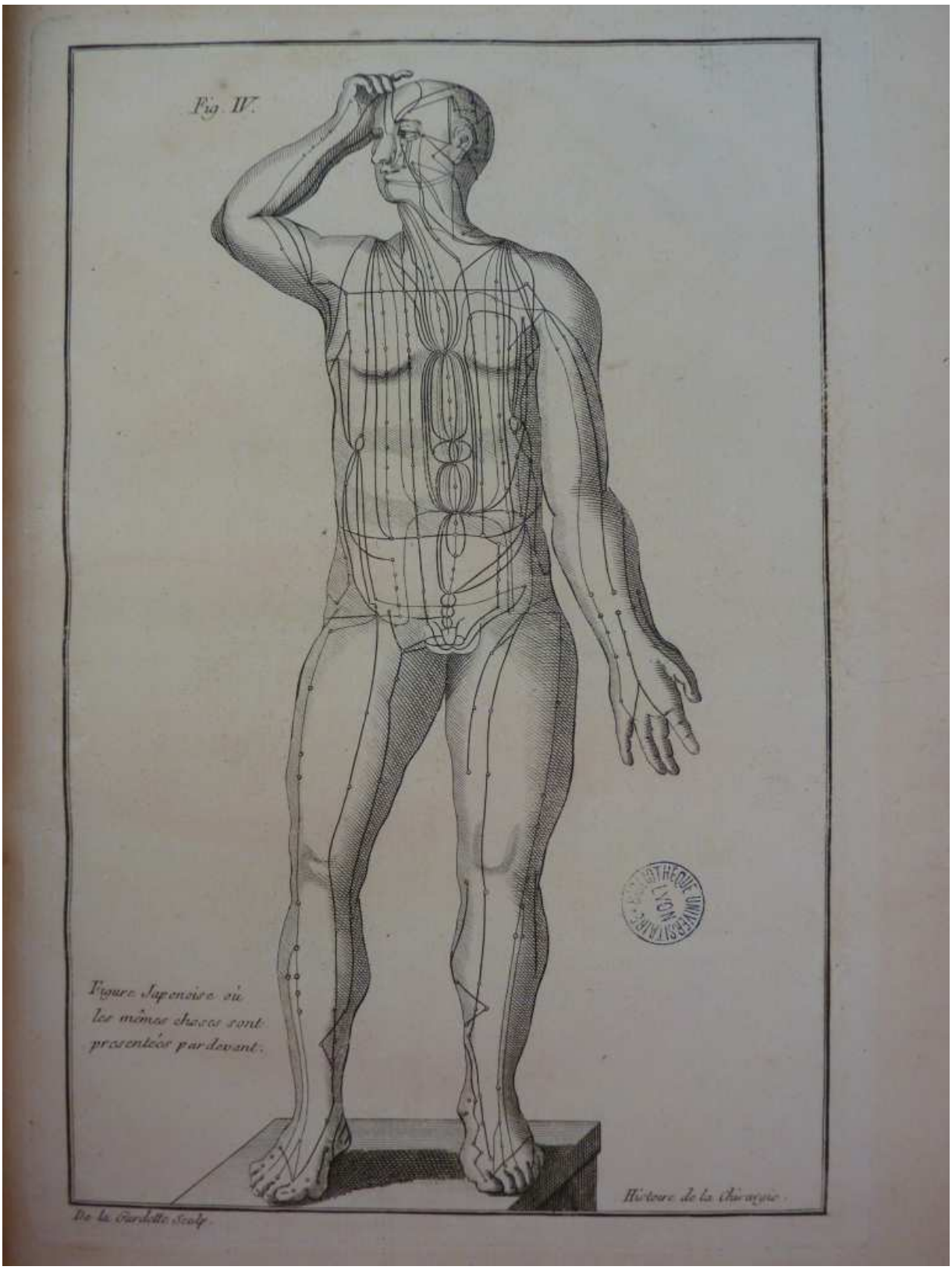


Figure extraite de l'ouvrage de Ten Rhijne, reproduite par Dujardin

Les réflexions de Félix Vicq d'Azyr (1748-1794)

Vicq d'Azyr F., Article "Acupuncture", *Encyclopédie méthodique. Médecine*, Paris, Panckoucke, 1787, t. 1, p. 188.

Réflexions. Il eſt facile de juger par cet expoſé, 1°. que l'*acupuncture* eſt un procédé que l'on doit ranger parmi les moyens irritans & ſtimulans; qu'elle agit comme le moxa, le feu, les veſſicatoires; & qu'elle peut ainſi dompter des ſpaſmes violens, & rétablir la ſenſibilité dans les organes où cette fonction a été affoiblie.

2°. Qu'il en eſt, au Japon, de l'*acupuncture*, comme des remèdes fameux dans les autres pays; qu'on en éxagère beaucoup les vertus. Qui croira, par exemple, que l'on guériſſe par ce moyen la cataracte? & qui pourroit dire comment on pourroit même l'employer dans ce cas?

3°. Que l'on ſe trompe, en affirmant que l'on porte l'aiguille juſqu'à la matrice, & même juſqu'au fœtus, ſans qu'il s'enſuive aucun accident, & que, dans beaucoup d'autres cas, ceux qui pratiquent cette opération, jugent mal de la nature des parties qu'ils percent, & de la profondeur des viſcères.

4°. Que le ſyſtême, accrédité parmi les peuples de la Chine & du Japon, ſur ces prétendues humeurs mal-faiſantes auxquelles ils croient donner iſſue par l'*acupuncture*, ſans être plus ridicule que tant d'autres ſyſtèmes, n'eſt point fondé.

C'eſt à ceux qui connoiſſent bien l'économie animale, & qui ont profondément médité ſur la nature des maladies, à décider ſi nous devons regretter que ce moyen ne ſoit jamais employé parmi nous. Toujours eſt-il certain que ces effets jettent un grand jour ſur pluſieurs queſtions des plus importantes dans l'art de guérir. (*V. D.*)

3. La vogue de l’acupuncture parisienne des années 1820…

Les mémoires de Berlioz, couronnés lors de deux concours, allaient déclencher une véritable vogue thérapeutique dans le Paris médical des années 1820 : des personnalités comme Pierre Bretonneau, Pierre Béclard, Antoine Demours, François Magendie et surtout Jules Cloquet (1790-1883) (cf. Dantu) vont pratiquer et débattre de la composition des aiguilles, des lieux à piquer, des maladies traitées et de la « manière d’agir » de cette étrange thérapeutique :

« M. Berlioz avait déjà bien senti que l’acupuncture ne pouvait être regardée comme un moyen dérivatif, quand il dit « qu’elle agit en stimulant les nerfs, ou en leur restituant un principe dont ils étaient privés par l’effet de la douleur ».
[…] C'est très-probablement là la manière d'agir de l'acupuncture, soit qu'elle soutire le fluide morbide, comme le pense M. J. Cloquet, soit que, conformément à l'opinion de M. Pelletan, elle en interrompe le cours, ou bien encore qu'elle le répande dans quelques tissus voisins, autres que les nerfs, d'où il irait ensuite se perdre dans le sol. »

Dantu, *Traité de l'acupuncture d'après les observations de M. Jules Cloquet, et publié sous ses yeux par M. Dantu de Vannes, Docteur en médecine*, Paris, Béchet Jeune, 1826, p. 263-4.

… et ses opposants

« Jules s'est emparé de l'acupuncture : avec elle, il guérit tout et qui plus est, il explique : les maladies ne sont pas des inflammations, c'est un fluide. Dame ! Un fluide galvanique, magnétique, électrique, nerveux, comme vous voudrez ; enfin un fluide… qui s'accumule dans les organes. Eh bien ! Ce fluide, l'aiguille l'enlève. Est-il en plus, on fait une saignée nerveuse ; est-il en moins, on en prend dans une autre personne, etc. Vous riez, mon Maître ? C'est exact cependant, et le petit Jules va piquant, déchirant et coupant tous ceux qu'il rencontre avec son aiguille ; rien ne lui résiste, toutes les névralgies, pleurésies, péritonites, pneumonies, etc., se sauvent devant le piqueur. Dans tout cela, il y a un fait : c'est que Jules va promptement faire sa fortune ; car déjà les comtesses, les duchesses, les princes, accourent se faire piquer, et bientôt il ne pourra plus y suffire. La crédulité publique est un aliment qui engraisse vite quand on sait s'en nourrir, et Jules ne l'ignore pas. »

« Lettre de Velpeau à Bretonneau de décembre 1825 », in *Bretonneau et ses correspondants : ouvrage comprenant la correspondance de Trousseau et de Velpeau avec Bretonneau,* Paris, Alcan, 1892 , p. 588-589.

5. Pourquoi, selon le Dr Turck, l’acupuncture a-t-elle disparu de la médecine parisienne ?

Turck L., "L'acupuncture", *Revue de thérapeutique médico-chirurgicale*, Paris, 1856, t. 4, p. 371-374.

II. L'acupuncture.

L'acupuncture a quelque chose de si instantané, de si merveilleux même contre une foule de maladies douloureuses, son mode d'action est encore entouré de tant de doute, d'incertitude, de mystère, que l'on comprend le dédaigneux oubli dans lequel la laissent les médecins de notre époque.

En effet, enlever avec une épingle et guérir, la plupart du temps, pour toujours, des douleurs violentes, qui avaient résisté au temps et aux remèdes les plus variés, contre lesquelles la science et l'habileté du médecin avaient complétement échoué, n'est-ce pas une sorte de jonglerie, un tour d'escamotage, indigne d'occuper un instant des hommes sérieux? On doit être d'autant plus porté à juger aussi sévèrement cette pratique qu'elle est empruntée à des peuples barbares, aux Japonais et aux Chinois, et qu'au premier aspect elle a les plus grands airs de famille avec les talismans, les incantations, les amulettes en si grand honneur dans tout l'Orient.

Cependant, un peu après le commencement de ce siècle, des hommes de beaucoup de valeur s'en sont occupés en France, ont un moment fixé sur elle l'attention publique, et l'ont un moment mise en honneur. Ces hommes, c'étaient Berlioz, M. Jules Cloquet, Bretonneau, Sarlandière, et les plus éclairés d'entre leurs disciples. Mais, au lieu de se servir de fines aiguilles d'or ou d'argent dures par les filières ou par l'écrouissement, ils ont pris presque toujours des aiguilles de fer ou d'acier, et quelques-uns d'entre eux, constatant pendant le séjour de l'aiguille des effets électriques très-apparents, en ont induit que l'acupuncture ne guérissait nos douleurs qu'en soutirant du corps l'électricité, le fluide nerveux surabondant. Il fut facile de démontrer à ces médecins que l'électricité développée pendant l'acupuncture était le produit de l'oxydation de l'aiguille, et qu'on n'en obtenait plus aucune trace dès qu'on employait l'or ou l'argent au lieu du fer. Que fallait-il faire alors? Continuer à pratiquer l'acupuncture dans les cas nombreux où elle peut être utile, et, quant à l'explication de ses merveilleux effets, l'attendre de nouveaux progrès de la science. Au lieu de cela, et à défaut d'explications satisfaisantes, on a modifié l'opération ; au lieu de soutirer l'électricité du corps, on a voulu au contraire l'en introduire à l'aide des aiguilles : l'acupuncture est devenue ainsi difficile, douloureuse, et beaucoup moins utile aux malades; aussi a-t-elle été à peu près abandonnée par tous. C'est que, de sédative par excellence qu'est l'opération des Japonais et des Chinois, on en a fait un excitant très-énergique, rarement utile, et échouant toujours dans les cas si nombreux où l'acupuncture simple réussit. L'acupuncture électrique est un moyen homœopathique, quand on l'oppose à la douleur; seulement elle a pour les malades le tort de ne pas être à dose infinitésimale.

Il est très-regrettable que l'Académie des Sciences, en face des nombreuses guérisons que l'on obtenait de l'acupuncture, n'ait pas cherché à la bien connaître, en envoyant en Chine ou au Japon de jeunes médecins pour l'étudier d'une manière complète.

Si les sauvages de l'Amérique nous ont appris les propriétés du quinquina, si les barbares de l'Afrique et de l'Inde nous ont enseigné les propriétés d'une foule de médicaments précieux, nous pouvons, sans déchoir, apprendre des Japonais et des Chinois tout ce qu'ils savent sur l'acupuncture. Ces recherches, faites avec suite et par des hommes capables, nous auraient fait connaître sans doute plus tôt la véritable nature du fluide nerveux et la loi des sécrétions organiques; elles auraient maintenu en honneur un de nos meilleurs, de nos plus puissants remèdes.

Avant d'expliquer le mode d'action de l'acupuncture, je crois devoir rapporter ici quelques faits qui peuvent être encore utilement ajoutés à ceux, si nombreux, que l'on trouve consignés, entre autres, dans les écrits de Berlioz, Sarlandière, Pelletan fils, Dantu de Vannes, Morond, Churchill, et dans beaucoup de recueils scientifiques.

1re Obs. — Mademoiselle M., de Plombières, alors âgée de trente ans, excessivement nerveuse, était alitée depuis deux ans, par suite d'une douleur vive qui, de l'hypochondre droit, irradiait le long de la partie interne du membre pelvien du même côté et rendait la marche impossible. Je lui plaçai trois épingles d'or à l'hypochondre, là d'où semblait partir la douleur, et je me bornai à enfoncer ces épingles horizontalement, sous la peau, dans le tissu cellulaire qu'elle recouvre. La douleur cessa à l'instant même, et la malade put immédiatement faire le tour de la chambre en se soutenant à la muraille. Je laissai ces épingles pendant trois jours d'abord, puis je les replaçai pour trois autres jours, dans la même région, à

6. Deux siècles plus tard : l'avis de l'Académie de médecine en 1987

Cier J.-F. (1904-2008), « Acupuncture et médecine », *Bulletin de l'Académie Nationale de Médecine*, séance du 27 octobre 1987, t. 107, n° 7, p. 937-44.

1) La notion d'opposition entre le YIN et le YANG est une notion très générale, mais qui demeure, du fait de sa généralité, très imprécise. Qu'est exactement cette « énergie vitale » que ces forces distribuent et contrôlent ? Le vitalisme eut en Europe son heure de gloire... et qu'en reste-t-il ? Tout au plus, en terme de biologiste, ou plus exactement de neuro-physiologiste, peut-on associer au YANG la notion de dynamogénie et au YIN celle d'inhibition.

2) La notion de méridiens, le long desquels s'écoulent le YANG et le YIN, n'a aucune base anatomique. Leurs trajets ne se superposent, ni à des vaisseaux, ni à des nerfs. En particulier le tracé sur la peau des 12 méridiens chinois est sans rapport avec les territoires radiculaires cutanés. D'ailleurs, les médecins chinois, et les physiologistes en particulier, ne sont plus actuellement des défenseurs inconditionnels de la théorie des méridiens. A ce sujet, il faut rappeler qu'il y a quelques mois une communication a été présentée devant notre Académie, dans laquelle son auteur affirmait avoir visualisé, au moyen d'un traceur isotopique, le tracé d'un méridien du membre inférieur. A mon avis, et je ne suis pas le seul à penser ainsi, l'expérience présentée est extrêmement contestable, sinon sur le fait observé mais dans son interprétation.

3) La détermination de points spécifiques de tel ou tel organe le long des méridiens est entièrement empirique (2).

4) Un élément capital, dans la médecine chinoise, et indispensable à l'application thérapeutique de l'acupuncture, concerne le diagnostic de l'organe malade. Où faut-il piquer ? Si les points le long des méridiens sont véritablement spécifiques d'un organe, ce préalable est nécessaire. C'est par la prise du pouls, ou plus exactement des pouls, que le médecin obtient son information. Il y a au moins 12 pouls différents. Mais il y a là, pour nous occidentaux, des subtilités qui échappent au clinicien le plus averti et que même les sphygmographes les plus sensibles ne peuvent pas toujours déceler !

Ainsi, on ne peut, me semble-t-il, qu'être très réservé sur la valeur de l'acupuncture comme méthode thérapeutique acceptable lorsque les troubles pathologiques présentés par le malade ont une cause lésionnelle organique. Ni une sclérose en plaques, ni un cancer du sein, ni même une lithiase vésiculaire, pour ne citer que quelques exemples, n'ont jamais été guéris par l'acupuncture ! Les adeptes les plus enthousiastes de la thérapeutique par l'acupuncture n'ont jamais, pas la publication de résultats thérapeutiques incontestables, c'est-à-dire soumis au crible d'une critique scientifique rigoureuse, pu justifier de la supériorité de la thérapeutique par acupuncture sur les autres moyens de la thérapeutique classique, utilisée par leurs confrères. Lorsque des essais rigoureux

(2) On doit cependant signaler qu'en 1963, dans sa thèse de doctorat es Sciences, NIBOYET a rapporté que la résistance électrique de la peau, aux points d'acupuncture, serait inférieure à celle de la peau environnante. Des travaux ultérieurs auraient même montré une structure histologique différente à ce niveau.

ont été entrepris et qu'ils ont été publiés dans des revues médicales de réputation internationale, on n'a pas pu faire état d'une différence entre le groupe traité par acupuncture et le groupe placebo où les aiguilles avaient été placées au hasard, en dehors des méridiens classiques. Mais outre cet effet placebo, il est cependant permis d'admettre que l'acupuncture puisse constituer un adjuvant thérapeutique, chez ces nombreux malades dits fonctionnels. Localement la piqûre est facteur de libération d'histamine, de bradykinine dont les effets locaux peuvent être visibles (rougeur, chaleur etc.) et aussi se manifester à distance (transport humoral du médiateur). Mais la stimulation mécanique de points cutanés, même si ceux-ci n'ont été déterminés que d'une manière empirique, peut également être à l'origine de réflexes, modifiant des activités viscérales végétatives, telle la vasomotricité, telle la motricité du tractus digestif, celle des bronches ou encore les sécrétions glandulaires, en particulier une sécrétion de catécholamines.

Mais il faut bien insister sur le fait que de telles possibilités d'utilisation de l'acupuncture à des fins thérapeutiques ne peuvent se justifier que si un examen attentif et rigoureux du malade a permis d'exclure toute affection de nature organique. Si une telle affection a été décelée, l'acupuncture ne saurait, sans danger pour le malade, se substituer aux autres thérapeutiques classiques, dont l'efficacité est reconnue par ce qu'elle a démontré. A ce sujet, il est important de rappeler comment, en Chine, se fait actuellement l'évolution de la médecine. L'augmentation du niveau général de vie dans ce pays s'accompagne d'une désaffection certaine pour les médecines dites traditionnelles (mais peu onéreuses et utilisables en conséquence dans un pays pauvre) et d'un recours de plus en plus fréquent aux thérapeutiques de la médecine occidentale.

Dans son ouvrage « Histoire de la Chirurgie depuis son origine jusqu'à nos jours » François Dujardin consacre un chapitre à la médecine chinoise et à propos de l'acupuncture, il écrit :

« La piqûre n'agit vraisemblablement qu'en appelant dans la partie irritée une plus grande affluence d'humeurs, à moins que l'imagination dispensatrice de tant de biens et de maux physiques et moraux, n'aide l'action de ce remède ».

Cela fut écrit en 1774, il y a donc plus de deux siècles ! A part le mot « humeurs » qu'il faudrait moderniser en histamine et bradykinine, il n'y a rien à changer !

BIBLIOGRAPHIE (3)

ANDERSON S. A., ERICSON T., HOLMGREN E., LINDQVIST. — Electro-acupuncture. Effect of pain threshold measured with electrical stimulation of teech. *Brain Res*, 1973, *63*, 393-396.

(3) Les bibliographies annexées aux quelques références citées ci-dessus, doivent permettre au lecteur de compléter largement ses connaisances sur les recherches consacrées à l'acupuncture et spécialement à l'analgésie acupuncturale.

L'ACUPUNCTURE ET LA MODERNISATION DE LA MÉDECINE EN FRANCE

Sous un certain angle, l'histoire de l'acupuncture ressemble à celle du mesmérisme. Franz Anton Mesmer (1734-1815) était un médecin viennois qui affirmait guérir ses malades grâce au fluide magnétique du baquet autour duquel ils tournaient. Son succès était tel qu'il allait créer la polémique. En 1784, deux commissions d'enquête seront mises en place, l'une par l'Académie des Sciences, l'autre par la Société Royale de Médecine. L'expérimentation consistait à magnétiser les malades sans les prévenir, à faire semblant de les prévenir, à les magnétiser les yeux bandés ou à les magnétiser à un endroit qui n'était pas celui annoncé. La conclusion des enquêtes fut que le fluide sans l'imagination était impuissant, mais que l'imagination sans le fluide pouvait avoir de réels effets (ce que nous appelons aujourd'hui l'effet placebo). Ainsi apparaissait – pour reprendre l'expression de la philosophe Isabelle Stengers « la scène inaugurale » de la médecine moderne (Stengers 2004, p. 130). En effet, ce qui émerge avec le procès officiel du mesmérisme, puis le procès officieux de l'acupuncture dans les années 1820, ce sont deux principes propres à la médecine moderne. Le premier principe pose que « la guérison ne prouve rien » (*Idem*, p. 133) : il ne suffit pas de guérir le malade, encore faut-il expliquer le mécanisme de la guérison. Priorité est donnée à l'épistémologique sur le thérapeutique. Le second principe veut que celui qui prétend guérir sans expliquer (rationnellement) son action soit désigné comme charlatan. Ce principe de désignation du charlatan est illustré par l'attaque d'Alfred Velpeau contre Jules Cloquet (cf. plus haut).

Or ces deux principes de la médecine moderne n'ont pas du tout perdu de leur actualité avec la polémique sur la scientificité des médecines dite « douces », « naturelles », « parallèles », « alternatives », « complémentaires », « non-conventionnelles », etc. En particulier sur l'idée que ce qui n'est pas scientifiquement prouvé est douteux, voire charlatanesque.

De toute évidence, le but de cette réflexion n'est pas de défendre ces médecines contre la médecine officielle, ce qui serait paradoxal et reviendrait à retomber dans la mêlée idéologique. Mais une question d'ordre pratique se pose pour la médecine : faut-il attendre de pouvoir expliquer une thérapeutique selon les exigences de la rationalité pour y recourir ? L'explication du mode d'action d'une méthode thérapeutique doit-elle toujours précéder son application ?

Le baquet de Mesmer (exemplaire du Musée de l'histoire de la médecine de Lyon)

http://www.univ-lyon1.fr/48538374/0/fiche___pagelibre/&RH=ACC_PRE-MC

BIBLIOGRAPHIE

Berlioz L. (1816), *Mémoires sur les maladies chroniques, les évacuations sanguines et l'acupuncture*, Paris, Croullebois.

Carrubba R.W. (1996), *Exotic pleasures, Fascicule III, Curious scientific and medical observations*, avec introduction et commentaires, Carbondale, Southern Illinois University Press.

Carruba R. W., Bowers John Z. (1974), « The western World's First Detailed treatise on acupuncture : Willen Ten Rhijne's De acupunctura », *Journal of the history of medicine*, n° 29, oct., p. 371-398.

Cier J.-F. (1987), « Acupuncture et médecine », *Bulletin de l'Académie Nationale de Médecine*, séance du 27 octobre, t. 107, n° 7, p. 937-44.

Dantu (1826), *Traité de l'acupuncture d'après les observations de M. Jules Cloquet, et publié sous ses yeux par M. Dantu de Vannes, Docteur en médecine*, Paris, Béchet Jeune.

Dujardin F., Peyrhile B. (1774-1780), *Histoire de la chirurgie depuis son origine jusqu'à nos jours*, Paris, Imp. Roy, 2 vol., vol. 1, Préface et p. 75-104.

Kaempfer E., (1712), *Amoenitatum exoticarum politico-physico medicarum fasciculi V*, Leyde.

Pelletan Ph. (1818), Article « Irritans », in *Dictionnaire des sciences médicales*, Paris, Panckoucke, p. 123-130.

Stengers I. (2004), « Le médecin et le charlatan », in Nathan T., Stengers I., *Médecins et sorciers*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond/Le Seuil, p. 127-177.

Ten Rhijne W. (1683), *Dissertatio de arthritide : Mantissa Schematica : De acupunctura : et Orationes Tres, I. De Chymiae ac Botaniae antiquitate et dignitate, II. De Physiognomia III. De Monstris*, Londres, La Haye, Leipzig.

Turck L. (1856), "L'acupuncture", *Revue de thérapeutique médico-chirurgicale*, Paris, t. 4, p. 371-374.

Vicq d'Azyr F. (1787), Article « Acupuncture », *Encyclopédie méthodique. Médecine*, Paris, Panckoucke, t. 1, p. 184-188.